De Charybde en Scylla. Risques, périls et fortunes de mer du XVI^e siècle à nos jours

André Lespagnol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4264>

DOI : 10.4000/abpo.4264

ISBN : 978-2-7535-7720-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2018

Pagination : 186-187

ISBN : 978-2-7535-7718-3

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

André Lespagnol, « *De Charybde en Scylla. Risques, périls et fortunes de mer du XVI^e siècle à nos jours* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 125-4 | 2018, mis en ligne le 18 décembre 2018, consulté le 01 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4264> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4264>

le souci de toujours comparer la situation française à celle de ses voisins européens et de situer son sujet sur le plan historiographique, l'auteur réévalue également la question de la réussite des acteurs de cette filière. Si, à l'échelle européenne, l'échec des raffineurs orléanais est patent au regard de la réussite des entrepreneurs hollandais notamment, leur succès est évident à l'échelle du royaume. De la même manière, c'est une vision nuancée de la démocratisation de la consommation du sucre qui est proposée. Sa diffusion progresse mais de manière différenciée. Dans cette perspective, on aurait sans doute aimé qu'une plus large place soit accordée à la distribution des denrées sucrées dans les zones rurales et les petites villes. Mais prendre la clé des champs sur un tel sujet n'est pas chose aisée tant les sources sont disparates. À l'interface de l'histoire économique, culturelle et sociale, c'est donc un ouvrage neuf, vivant, illustré et de surcroît bien écrit que nous offre Maud Villeret. À consommer sans modération.

Sklaerenn SCUILLER

CABANTOUS, Alain et BUTI, Gilbert, *De Charybde en Scylla. Risques, périls et fortunes de mer du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Belin, 2018, 378 p.

Annoncé par un titre percutant et pertinent, cet ouvrage substantiel, co-rédigé par deux spécialistes éminents de l'histoire des sociétés maritimes et littorales, vise à offrir à un public large une vision synthétique de cette dimension du « risque » que représente pour les hommes la mer. Servi par une grande clarté d'écriture et nourri par de multiples exemples concrets et vivants, puisés tant du côté du Ponant que du Levant grâce à la complémentarité des auteurs, le livre se déploie en trois temps pour balayer les multiples facettes de ce rapport au « risque de mer ».

La première partie constitue une sorte de préambule, avec une première entrée par l'imaginaire, rappelant la prégnance dans la durée des représentations littéraires et picturales de la mer, mystérieuse et menaçante, peuplée dans les profondeurs des abysses de toutes formes de « monstres » mettant en péril les hommes qui s'y hasardaient ; regrettons à cet égard que l'éditeur n'ait pas jugé bon d'accompagner ce point par l'iconographie qui s'imposait. Et les auteurs s'interrogent sur les raisons qui poussaient néanmoins des hommes à « prendre la mer », en critiquant fortement le cliché commode de la « vocation » maritime. Certes, la mer a toujours attiré des « volontaires » en quête d'aventure, de richesse, de connaissances ou de plaisir ludique pour les « voileux » d'aujourd'hui. Mais les auteurs soulignent surtout le poids de la nécessité qui a amené les hommes à « prendre la mer », qu'il s'agisse de la nécessité économique ou de la contrainte politique imposée par les États pour recruter les équipages de leurs flottes, et plus subtilement par la logique de la reproduction sociale dans les zones littorales.

C'est dans la deuxième partie que l'on entre pleinement dans le sujet avec un inventaire systématique des « risques de la mer », en commençant par les multiples contraintes et « misères » qu'engendrait la vie à bord, dans cet univers dangereux, insalubre et violent que constituait le navire, avec ce point extrême que constituait le naufrage, menace récurrente et source d'inspiration pour peintres et littérateurs de l'époque romantique. L'inventaire se prolonge en déclinant les diverses formes du « tribut » payé à la mer par les hommes, par la mort, les maladies et invalidités, où des captivités prolongées chez l'ennemi, ou celles, matérielles subies par leurs armateurs, marchands ou corsaires, en contrepartie du risque pris dans une loterie où les gagnants étaient souvent minoritaires.

Mais l'ouvrage a le mérite d'ajouter à cet inventaire des risques « à la mer » une seconde dimension, celle des dangers et menaces venus de la mer pesant sur les rivages et sociétés littorales : les risques portés par la nature, des tempêtes aux tsunamis (cf. Lisbonne 1755) et à l'action sournoise de l'érosion ; mais aussi les menaces apportées par l'homme depuis la mer avec des rivages menacés, pillés et razzisés (comme maintes côtes méditerranéennes par les barbaresques), ou dévastés par des attaques ennemies, et contaminés par des épidémies redoutables, de la peste de Marseille en 1720 au typhus et dysenteries ramenées en Bretagne par les escadres royales au XVIII^e siècle.

Fort logiquement l'ouvrage débouche sur une troisième partie – « réduire les risques » – qui recense les multiples moyens par lesquels les hommes ont tenté de prévenir ou limiter les divers périls dont la mer les menaçait. Avec comme premier recours, jusqu'à la laïcisation récente, celui du Ciel et de ses intercesseurs, dont la Vierge Marie au premier chef, avec les diverses formes de dévotions et de rites – des baptêmes de la mer et des navires aux pèlerinages et aux *ex-voto* – visant à prévenir les périls ou à remercier d'y avoir échappé. Mais, comme le soulignent justement les auteurs, le risque de mer a été aussi un facteur d'innovation sociale pour en réduire l'impact, soit par la mutualisation des secours par des confréries ou « prud'homies » comme sur les rivages méditerranéens, soit par une intervention de l'État, instaurant une forme précoce de « sécurité sociale » au profit des gens de mer et de leurs familles, tandis que se mettaient en place des dispositifs de sauvetage et secours en mer des navires et des hommes. Quant aux armateurs et investisseurs dans le commerce de mer, ils ont su dès le Moyen Âge se prémunir contre les risques en inventant des outils sophistiqués – de la société « quirataire » à l'assurance – pour en minimiser ou mutualiser les effets. L'inventaire se prolonge par l'analyse des moyens mis en œuvre pour « sécuriser la navigation », avec la construction au XIX^e siècle de réseaux de phares et sémaphores, et pour la « mise en défense » du rivage contre les multiples menaces qui l'assaillent : des endiguements contre les éléments aux fortifications – de Vauban à Todt – contre les attaques éventuelles, et aux réseaux de lazarets et quarantaines contre « l'ennemi invisible » des épidémies.

Dans ces dernières pages l'ouvrage, prolongé de manière judicieuse jusqu'au « temps présent », évoque une série de phénomènes inquiétants, des pollutions diverses au renforcement des assauts de la mer contre les rivages, comme l'a rappelé Xynthia. Cela aurait pu justifier un autre chapitre inversant la problématique : de la mer menaçante à la mer menacée, maltraitée, des pollutions à la surpêche ou aux résurgences de la piraterie, et soumise aux effets d'un réchauffement climatique aux conséquences imprévisibles pour les rivages et les sociétés littorales ; mais ce serait l'objet d'un autre livre.

Au total une solide et stimulante synthèse, d'une grande efficacité pédagogique, susceptible d'éclairer de larges publics sur des thèmes reliant, notamment dans l'Ouest, notre passé maritime à des interrogations contemporaines.

André LESPAGNOL

LIGNEREUX, Aurélien, *Chouans et Vendéens contre l'Empire. 1815, l'autre guerre des Cents-Jours*, Paris, Vendémiaire, 2015, 379 p.

Aurélien Lignereux avait eu à de nombreuses reprises déjà l'occasion de se pencher sur l'histoire de l'Ouest de la France, où ses objets de recherche privilégiés, l'histoire de la gendarmerie et celle du Premier Empire, et plus encore leur croise-